

blâme qu'il n'avait pu pardonner. Malgré les services qu'il avait rendus, malgré ceux qu'il pouvait rendre encore, Soliman était oublié; il s'en consolait philosophiquement auprès de sa belle compagne et en créant à sa chère Sidi Maria un nid où les mœurs de l'Orient trouvaient tout le confort européen.

Cet oubli ne pouvait être éternel. L'habile souverain s'était fait rendre compte des événements ; il avait tout appris. La voix unanime de l'armée était là pour glorifier celui à qui elle devait l'existence. Il n'était qu'une voix pour louer l'audace, la bravoure, le talent d'organisation, la grandeur d'âme du colonel. Après avoir laissé au courroux de son fils le temps de s'appaiser, il amena peu à peu une réconciliation dont il comprenait la nécessité; l'âme loyale d'Ibrahim ne pouvait se refuser aux instances de son père et aux conseils de la raison. D'après *la Contemporaine*, cette disgrâce qui n'existait plus au mois d'août 1829, durait encore au mois de juillet de la même année. Voici comment elle touche à ce fait délicat dans ses *Mémoires*, et en même temps comment elle montre Soliman-Bey dans l'intimité; il était en ce moment campé à El Smoughères, au bord du Nil, avec son fidèle régiment.

« Seuliman me fit, ainsi qu'à Léopold, dit-elle, page 315, un accueil qui ne pouvait laisser de doute sur

---

« Soliman-Bey, disent MM. de Cadalvèn et Barrault dans leur ouvrage : *Deux années de l'histoire d'Orient*. Paris, 1840. p. 177 Soliman-Bey, dans la campagne de Morée, ne se distingua pas moins par son humanité que par ses talents et son courage. » Nous aimons à trouver de pareils témoignages; ils répondent aux attaques des pamphlétaires du temps.